

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 373 rue de Chartres. Conté et Miesville.

Stored at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOGATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 28 juillet 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Rue. Fahrenheit Centigrade

Solution provisoire en Crète.

Les dépêches de La Canée annoncent, il y a quelques jours, que l'Assemblée nationale dans une de ses récentes séances avait décidé d'admettre à siéger sans serment les députés musulmans et de permettre aux fonctionnaires musulmans d'exercer librement leurs fonctions en touchant leurs traitements. C'est la formule de l'ultimatum que les représentants des quatre puissances protectrices avaient présenté au gouvernement crétois. Ils avaient été chargés en même temps de notifier à M. Venizelos que, si un vote conforme de l'Assemblée nationale n'était pas émis régularitément, c'est-à-dire avec le quorum réglementaire, avant un certain jour, des forces des quatre puissances seraient débarquées dans les principaux ports de l'île et les donnes saisi.

On connaît mal encore les détails de la séance en question. Dans la matinée, le parti de M. Venizelos, qui compte 59 membres, et celui de M. Michalidakis, qui compte 55 membres y compris les 12 députés qui suivent M. Koundros, avaient délibéré séparément. L'un et l'autre étaient restés sur leurs positions: la première favorable, la seconde hostile à l'acceptation des conditions posées dans l'ultimatum. A la séance officielle de l'après-midi, les députés disent que les 59 partisans de M. Venizelos ont seuls pris part au scrutin et que l'acceptation de l'ultimatum a été votée par 53 voix contre 4, après un discours de M. Venizelos. Elles ne précèdent pas si les députés de l'opposition étaient présents ou se sont abstenus et si le quorum requis réglementairement pour l'admission d'un vote valable a été effectivement atteint. L'Assemblée crétoise comprend 130 membres, dont 16 musulmans. Toujours est-il que les quatre consuls généraux ont considéré le vote comme valable et l'ultimatum comme accepté.

ROMAN PRINCIER

L'archiduc Joseph-Ferdinand d'Autriche vient de rappeler l'attention sur l'histoire mystérieuse de son oncle, l'archiduc Jean-Népomucène-Salvator, disparu, il y a vingt ans, dans des conditions qui n'ont jamais été éclaircies, en introduisant devant le tribunal de la Grande-Mairie de la Cour, une requête aux fins d'obtenir la déclaration de décès de l'archiduc.

En publiant cette requête, les journaux de Vienne révoilent l'étrange roman de cet homme à la fois remarquable et incomplet, qui s'éleva de grandes choses, n'en réalisa aucune et trouva, au terme de sa vie agitée, une mort anonyme.

L'archiduc Jean-Salvator était le fils du grand-duc de Toscane, Léopold II. Comme tous les membres de la famille impériale, il entra de bonne heure dans l'armée. Quand, après le traité de Berlin, l'Autriche-Hongrie occupa la Bosnie et l'Herzégovine, il participa à cette campagne. L'Orient et sa politique le séduisirent alors et on le trouve mêlé à tous les événements qui s'y déroulèrent.

Tantôt, c'est en Bulgarie, au moment de l'abdication du prince Alexandre de Battenberg, qu'on le voit intriguer et suggérer, à des personnalités bulgares sa candidature. Tantôt, c'est en Autriche même qu'il se consacre à l'étude de cette ambition, il travaille pour son parent Ferdinand de Cobourg. Après l'élection du prince Ferdinand, il songe à partir pour Sofia. Il renonce à ce projet et se rejette vers la littérature militaire, écrivant un ouvrage sur la guerre, qui fut le premier de sa série.

C'est à ce moment que commence la période hasardeuse de sa vie. Il prépare d'abord et passe avec succès l'examen de capitaine au long cours. Puis, trois mois plus tard, il renonce à son titre, à ses droits et à son apanage. D'un château au château, il se rend dans la Haute-Autriche et prend le nom de Jean Orth. Il part ensuite pour Londres et s'y marie.

En conséquence, les ordres conditionnels de débarquement n'ont pas été exécutés. Cette solution parlementaire du conflit a été certainement accueillie presque partout avec un soupir de soulagement. Elle prouve qu'une partie des Crétois est devenue accessible à des inspirations raisonnables. Elle dispense les puissances de recourir à des mesures de coercition. Elle donne satisfaction aux légitimes réclamations de la Porte. Elle permet à l'Orient de respirer pendant quelques mois, à moins d'événement imprévu. Mais il faut se garder d'illusions: tout reste en suspens; le vote de l'après-midi ne constitue qu'une solution essentiellement provisoire.

Comme bien on pense, cette mystérieuse disparition fit l'objet de nombreuses suppositions et d'assez nombreuses recherches. L'hypothèse du naufrage était assurément la plus simple et de nombreux arguments militaient en sa faveur. Plusieurs officiers de marine avaient réussi à établir, en comparant des cartes météorologiques de l'époque, que de violentes tempêtes avaient eu lieu à la fin de juillet 1890, dans les mers américaines.

Le 21 juillet notamment, un ouragan resté fameux dans les annales de la navigation s'était déchaîné sur ses mers. Il était vraisemblable que Jean Orth, navigateur expérimenté, mais secondé, avait succombé dans cette tourmente.

On se souvient cependant de ces vaines recherches et l'on envoya à sa recherche deux explorations. La première fut conduite par un vaisseau de guerre argentin et parcourut plus de cinq mille lieues marines sans rien découvrir, si ce n'est la rumeur qu'un voilier avait disparu au "Sainte-Marguerite" le 21 juillet, à Louis Lucchiani, l'assassin de l'impératrice d'Autriche, à la prison de l'Évêché, à Genève. M. de Windt avait entendu dire que Lucchiani était devenu fou, qu'il n'avait cessé d'être au secret, etc., etc. La vérité est que Lucchiani n'a jamais été mis en cellule obscure, mais pendant trois courtes périodes de quelques jours à la suite d'actes d'indiscipline, et qu'il est en parfaite santé.

Je l'ai trouvé "joyeux comme un grillon" dans une prison claire, aérée, donnant sur le lac de Genève. Il reliait des livres et bavardait amicalement avec d'autres condamnés.

Lucchiani, qui n'est pas assés à travailler, désire cependant le faire. Il a déclaré qu'il se trouvait très bien, recevant une nourriture abondante, une pinte de vin rouge et quatre cigarettes par jour.

Il simule constamment la folie, mais sans succès. Il dispose d'une intelligence supérieure à la moyenne et lit assidûment Montaigne, Rousseau et Dickens, qui sont ses auteurs favoris.

La cellule, deux fois plus large que les autres, contient un lit confortable, une table à écrire, une bibliothèque bien fournie, une lampe électrique. Les murs en sont couverts de cartes postales colorées, cadeaux faits à Lucchiani par ses compagnons de détention. Les cartes représentent les portraits de plusieurs souverains d'Europe. Je n'ai pas été peu surpris de reconnaître dans le nombre à côté des rois d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie, François-Joseph, et non seulement le vieux monarque, mais aussi la défunte impératrice d'Autriche, sa victime. Je dois ajouter que le directeur de la prison, averti par moi, a fait détruire cette carte.

Une lettre recommandée publiée par le journal français contenait une protestation contre le régime cellulaire spécial auquel Lucchiani est soumis. On s'attendrait sur sa réclusion dans le silence et l'obscurité. Il est permis de se demander ce contraire si le féroce assassin d'une souveraine universellement aimée a subi la juste peine due à son forfait.

Tant de pauvres gens, besogneux, anxieux, qui rêvent d'une tranquille retraite, n'auraient donc qu'à assassiner une femme, une impératrice. Peut-être ne déplairait-il pas aux démagogues que le bruit s'en répandit.



LOUIS LUCCHIANI.

La douce vie d'un régicide.

M. Harry de Windt, un journaliste anglais fort connu qui s'est fait une spécialité des questions pénales, écrit au "New York Herald" une longue lettre relatant la visite qu'il a faite le 6 juillet, à Louis Lucchiani, l'assassin de l'impératrice d'Autriche, à la prison de l'Évêché, à Genève. M. de Windt avait entendu dire que Lucchiani était devenu fou, qu'il n'avait cessé d'être au secret, etc., etc. La vérité est que Lucchiani n'a jamais été mis en cellule obscure, mais pendant trois courtes périodes de quelques jours à la suite d'actes d'indiscipline, et qu'il est en parfaite santé.

Je l'ai trouvé "joyeux comme un grillon" dans une prison claire, aérée, donnant sur le lac de Genève. Il reliait des livres et bavardait amicalement avec d'autres condamnés.

Lucchiani, qui n'est pas assés à travailler, désire cependant le faire. Il a déclaré qu'il se trouvait très bien, recevant une nourriture abondante, une pinte de vin rouge et quatre cigarettes par jour.

Il simule constamment la folie, mais sans succès. Il dispose d'une intelligence supérieure à la moyenne et lit assidûment Montaigne, Rousseau et Dickens, qui sont ses auteurs favoris.

La cellule, deux fois plus large que les autres, contient un lit confortable, une table à écrire, une bibliothèque bien fournie, une lampe électrique. Les murs en sont couverts de cartes postales colorées, cadeaux faits à Lucchiani par ses compagnons de détention. Les cartes représentent les portraits de plusieurs souverains d'Europe. Je n'ai pas été peu surpris de reconnaître dans le nombre à côté des rois d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie, François-Joseph, et non seulement le vieux monarque, mais aussi la défunte impératrice d'Autriche, sa victime. Je dois ajouter que le directeur de la prison, averti par moi, a fait détruire cette carte.

Une lettre recommandée publiée par le journal français contenait une protestation contre le régime cellulaire spécial auquel Lucchiani est soumis. On s'attendrait sur sa réclusion dans le silence et l'obscurité. Il est permis de se demander ce contraire si le féroce assassin d'une souveraine universellement aimée a subi la juste peine due à son forfait.

Tant de pauvres gens, besogneux, anxieux, qui rêvent d'une tranquille retraite, n'auraient donc qu'à assassiner une femme, une impératrice. Peut-être ne déplairait-il pas aux démagogues que le bruit s'en répandit.

L'OREILLE MUSICALE.

"Avoir l'oreille musicale" n'est pas une simple métaphore. C'est à l'oreille qu'on connaît le musicien: et non pas seulement à ses qualités de justesse—ce serait une La Palissade—non pas même à l'examen de sa structure interne, mais à la vue de ses contours. Si l'on en croit la "Revue", le docteur Kinyoun, de Washington, a fait sur ce sujet les observations les plus concluantes. Tout musicien à la coupe de l'oreille faite d'une certaine façon, et toute oreille faite de cette manière est une oreille de musicien. Cette coupe (ou pavillon) est large, profonde, rectangulaire; le bas en est horizontal, à angle droit avec l'isthme, ou bord extérieur. On remarque cette particularité chez l'Apollon du Belvédère: des ethnographes nous avaient déjà appris qu'il était nègre; nous savons maintenant qu'il était musicien; heureuse condition pour un dieu musagète! Chez les chanteurs, le bord inférieur de la conque dévie souvent de l'horizontale et forme un léger angle obtus avec l'antitragus. C'est le cas de Mme Eames, mais cet angle obtus ne se rencontre jamais chez les instrumentistes. D'autres, comme Mme Cavalieri, ont le bord inférieur horizontal et l'antitragus un peu dévié. Richard Wagner avait une oreille absolument typique dont le docteur Kinyoun a retrouvé le dessin plus ou moins chez Hans de Balow, Paderewski, Tchaikowsky, Verdi, Mascagni, Berlioz, Grieg, Léonardello, Liszt, d'Albert et Mozart. Par contre, il y a une oreille irrégulièrement rebelle à la musique; c'est celle du général Grant. Le général s'avouait incapable de retenir le plus simple des airs populaires, incapable de distinguer deux notes. Son oreille était toute droite. Quand un enfant a l'oreille droite, inutile de le mettre au soufflet, de le condamner au supplice du piano; il sera peut-être général, peut-être président de République, peut-être grand d'une manière ou d'une autre: mais vous n'en ferez jamais un musicien.

Le couvent de Vert-Vert.

Voici une note intéressante sur "le couvent de Vert-Vert." Il ne restera bientôt plus rien de l'ancien couvent naissant de la Visitation, immortalisé par le séjour de Vert-Vert. Ce couvent ne l'a pas préservé des plus fâcheux remaniements et des restaurations les plus exécrables. On connaît l'anecdote par laquelle Gresset a construit, en vers faciles et charmants, ses épaves barbares. Vert-Vert était un superbe perroquet, enfant gâté des Visitandines de Nevers. Sur la demande de leurs sœurs de Nevers, désireuses de connaître cette merveille, elles l'embarquèrent sur un bateau descendant la Loire. La Loire, en ce temps-là, était encore navigable. Pendant le voyage, assez long comme bien on pense, Vert-Vert, resté jusqu'alors, un perroquet bien élevé, fait la connaissance de gens sans éducation qui s'amusaient à lui apprendre tout un répertoire de mots grossiers. Vert-Vert arrive à Nantes: on l'installe au couvent de la Visitation. Mais les transports d'admiration qu'il suscite d'abord se changent en stupéfaction quand les religieuses entendent les exclamations trop pittoresques que leur sert le perroquet. Vite on le rembarque pour Nevers où il finit par mourir d'indigestion.

L'ancien couvent, où Vert-Vert égaré les nonnes fut fondé en 1632, au moment où se produisait dans l'Église de France tout une efflorescence de vie religieuse, provoquée par la crise de la Réforme.

Désaffecté sous la Révolution, le couvent fut transformé en caserne, et l'infanterie y résida jusqu'au jour où l'on se décida à édifier un nouveau "quartier" dans la tenue de Montfoucon. La rue Gambetta a été percée, le musée des Beaux-Arts, a été bâti sur des terrains dépendant du couvent de la Visitation. Lui-même est resté à peu près intact. La bibliothèque y fut installée de 1878 à 1899. Actuellement, le commissariat de police du 2e canton occupe le rez-de-chaussée de l'aile gauche de l'ancien couvent, et la justice de paix le premier étage. Par suite de la convention passée récemment entre l'Etat et la ville, tout le monument sera prochainement livré à l'autorité militaire qui doit y établir le service sanitaire de 11e corps d'armée.

Ces travaux ont achevé d'enlever au cloître de Vert-Vert sa valeur archéologique. Il n'y avait, à ce point de vue, que deux parties vraiment intéressantes: le cloître et la porte. La porte, heureusement, n'a pas été restaurée, et son fronton sculpté, soutenu par deux pilastres, encadre aujourd'hui le bureau du commissaire de police. Quant au cloître, orné de têtes d'anges et de médaillons, il a été complètement et fâcheusement remis à neuf.

FAITS DIVERS.

Mort à l'Hôtel Dieu. John E. Murphy, l'individu blessé au West End des jours derniers dans une querelle avec Joseph Fritz, un vieillard de 72 ans, est mort à l'Hôtel Dieu hier après-midi à cinq heures et demi des suites de ses blessures. Murphy était âgé de 38 ans et passait ses vacances avec sa femme, une sœur du meurtrier, à la Nouvelle-Orléans. Il dirigeait le théâtre Orpheum, à St Paul, Minn.

Ventes inscrites au bureau d'inscriptions.

Herman Brummerhof à Albert Baronez, terrain, Olympia, Murat, Canal, Ave Clark, \$1,000. Albert J. Aubry à L. C. E. Aubry, terrain, Montguy, Presse, Bourgogne, Rempart, \$2,000. Nicolo Tardo à Orléans Homard, terrain, Galtier, Dumaine, Miro et St Philippe, \$3,500. L'acquéreur à Thos Gallett, même terrain, \$2,900. Etat de la Louisiane (Louis Miramont) à Louis Miramont, portion 3me district, Piété, Louisa, Marais, Urbiquart \$18,53. Le même (Vre Frank France) à Mme J. Decker, portion 3me district, Allen, Nouvelle-Orléans, Roman, Prieur \$17,93. M. et Mme Bernard Melun à John A. Cothran, terrain, Ida Olga, Orléans et avenue Carrollton, \$650. Gilbert J. Vincent à la Orléans H. Am'n, deux terrains, Musique, Prieur, Johnson et Arta, \$835. Acquéreur à Thos. J. Flanagan, même propriété, \$2,500. Gilbert J. Vincent à Thos J. Flanagan, terrain, même lieu, \$400. Vre Bertrand Pujol à la Ville de la Nouvelle-Orléans, terrain, Erato, Rempart, Thais, Dryades, \$3370.

Le "Memus" reparti pour New York.

Le vapeur "Memus", après avoir déchargé sa cargaison, est reparti hier soir pour New York avec une liste complète de passagers. Un examen minutieux de la coque a démontré que le navire n'avait pas souffert de l'incendie qui a fait rage à son bord dans les journées du 23 et du 24. La cargaison avariée qui se trouvait dans la cale de l'arrière a été empliée sur le quai pour permettre aux agents d'assurances de l'inspecter. Ceux-ci ont constaté que le 1/3 à peu près des marchandises avait été endommagé par l'eau et par le feu.

La première insolation de l'année.

La première insolation de l'année à la Nouvelle-Orléans a été rapportée hier à midi, par la police. Un nommé James Coates, propriétaire d'un café à l'angle des rues Bourgogne et l'Érville a perdu connaissance sous l'effet de l'extrême chaleur et a été immédiatement transporté en son domicile 343 rue Nord Rempart. Deux médecins appelés sur les lieux ont constaté que son état ne présentait aucun caractère de gravité.

Un autre cas d'insolation a été rapporté à quatre heures. Salvator Saguto, un Italien, âgé de 45 ans, domicilié à l'angle des rues Galatin et l'Hôpital, travaillait sur la levée, au pied de la rue St-Pierre, lorsque, accablé par la chaleur, il s'est affaibli sur le quai. Il a été transporté à l'hôpital dans un état critique.

BASE BALL.

Memphis, 4; New Orleans, 1.

L'ABELLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes:

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES

PAR AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

\$15 - Un an; \$6 - 6 mois; \$3 - 3 mois

Pour la Belgique, le Canada et l'Étranger port compris:

\$18.50 - Un an; \$7.50 - 6 mois; \$5.00 - 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

\$6.00 - Un an; \$3.00 - 6 mois; \$1.50 - 3 mois

Pour la Belgique, le Canada et l'Étranger

\$8.00 - Un an; \$4.00 - 6 mois; \$2.00 - 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre

édition hebdomadaire, nos abonnés y ont droit

et ne sont pas tenus de payer de supplément

pour l'abonnement par mandat postal ou par

mandat sur l'étranger.

Feuilleton

DE L'ABELLE DE LA N. O.

Le 22. Commencé le 27 Mai 1910

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY

TROISIÈME PARTIE

LA JOLIE FUGITIVE

III.

ENQUÊTE D'UNE AMOUREUSE

—Mère, tu vois bien que tu me fais quelque chose? —Jaqueline l'attira sur ses genoux, l'embrassa avec passion. Mais c'est en vain qu'elle mentit, qu'elle tenta de la convaincre, qu'elle essaya de lui faire promettre de ne plus s'occuper de ce mystère. C'est en vain qu'elle fit appel à la tendresse de la jeune fille. Obstinée, celle-ci laissa parler la pauvre femme et quand Jacqueline acheva, croyant l'avoir persuadée: —Tu oublieras... et nous l'en trouverons un autre... qui t'aimera vraiment et que tu finiras par aimer... Lilliane se contenta de répondre, immobile dans sa résolution prise: —Toi aussi, tu te ligues avec les autres contre moi... Eh bien, à toi comme aux autres, je dis: "Je veux savoir et je saurai!"

—Jaqueline resta, depuis cet entretien, en détresse. Elle se connaissait que trop, l'énergie que possédait la petite sauvage. Elle s'attendait à quelque coup de désespoir. Mais ce qui l'angoissait, surtout, c'était de voir que Lilliane allait s'acharner à la poursuite de la vérité sur le meurtre de Villedieu. Déjà n'avait-elle pas deviné—ce que la pauvre femme elle-même ignorait—que Bargeton n'était autre que Renaud Raigies? Que découvrirait-elle encore? De recherches en recherches, de hasard en hasard, n'arriverait-elle pas à la lumière? Et dans cette lumière, n'apercevrait-elle pas soudain,

sons une auréole sanglante, un frère à sa mère coupable d'un crime! sa mère à la place de laquelle un innocent avait souffert et avait failli être condamné? Horrible! Elle fit part à Gervoise de ce qu'elle venait d'apprendre. —Il est vrai, dit Gervoise.... Je n'avais pu te confier ce détail, car j'étais tenu au secret par une promesse formelle à M. Bargeton! Ce jeune homme m'est autre que le lieutenant d'artillerie qui fut accusé du meurtre de Villedieu et acquitté. Comment Lilliane a-t-elle connu le vrai nom de Raigies? Je ne sais. Dans tous les cas, ce qu'il est impossible qu'elle sache, c'est l'histoire de ce crime.... —C'est, ce qu'elle va tenter de savoir.... —Oui.... Elle m'a même demandé pour cela sa forte opinion.... —Et tu ne l'as pas refusé? —Pourquoi l'aurais-je refusé?.... Si elle arrive, cette enfant, à faire réhabiliter celui qu'elle aime, si elle arrive à désigner à la justice française le meurtrier de Villedieu, se sera-ce pas, pour elle, pour Raigies, pour nous, ce qui peut arriver de plus heureux? De quel droit, ma chère femme, nous opposerions nous à ce qui est presque un devoir pour Lilliane? —Un devoir impossible! dit Jacqueline frémissante. —Et elle ajoutait, tout bas: —Hélas!

Mais, Gervoise répliqua: —Difficile, oui, assurément, mais pourquoi serait-il impossible d'arriver enfin à éclaircir ce mystère?.... —M. Raigies a dû essayer et il a échoué.... —Sans doute, mais dans ces sortes d'affaires, il y a un levier tout puissant qui manœuvré à ce jeune homme: l'argent.... Or, à notre fille, pour une cause pressante, comme celle-là, l'argent ne manquera jamais.... —Ainsi, tu espères, Denise? —Et elle défilait.... —Non.... Je n'espère ni me désespère.... J'attends.... Et les filles amoureuses, vois-tu, ont dans l'esprit des ressources imprévues.... Il faut compter avec Lilliane.... —A bout de forces, Jacqueline murmura encore: —Et le meurtrier connu, que faudra-t-il faire? —Hé! pardieu, chère femme, voilà une singulière question.... —Excuse-moi.... Tout cela me trouble.... —Nous le livrerons à la police.... simplement.... Il sera condamné.... et cette fois Renaud Raigies sortira réhabilité de la cour d'assises.... —La cour d'assises! ah! oui, c'est vrai, la cour d'.... Elle ferma les yeux. Alors seulement il s'éparpila de cette émotion extraordinaire. —Jaqueline! Qu'est-ce que tu fais? Par un effort héroïque, elle rede-

vint souriante. —Les craintes de Gervoise disparaissent. Il resta longtemps pensif, puis il dit, comme se parlant à lui-même: —Tout ce qui arrive est juste.... J'ai eu tort, autrefois, de ne pas te rapporter, en cœur d'assises, mon témoignage en faveur de Raigies.... Si j'étais venue raconter l'histoire mystérieuse de ce contenu, qui m'appartient et qui servit à commettre le crime.... la justice, en partant d'une révélation aussi grave, eût peut-être découvert la vérité. En tous cas l'innocence de Raigies eût paru décelante, indéniable.... Je me suis tu, par peur de je ne sais quel scandale et ce fut une faute.... Aujourd'hui, le destin veut peut-être que ce soit notre fille qui répare cette faute.... Laissons faire le destin.... et souhaitons que Lilliane réussisse.... —Oui, dit-elle, faible, souhaitons-le! —Si je n'étais pas tenu par mon serment à Maurice Bargeton, je révélerais à Lilliane cette triste histoire.... —Et si elle la découvre elle-même en partie? —Alors, j'estime que je serai dégagé de mon serment et j'aidrai de tout mon pouvoir les recherches qu'elle pourra faire.... —Ah! dit-elle, toi aussi! toi aussi!!! —Jaqueline, je t'assure, tu as

quelques choses.... —Tu as raison, reprit-elle.... oui, oui.... il faut que Lilliane soit heureuse.... elle le sera.... J'en suis sûre.... il faut qu'elle réussisse.... tu as raison de vouloir l'aider.... un besoin de l'aiderais, moi, comme les autres.... dit la pauvre Jacqueline, avec un regard étrange, où passait un peu de folie.... —Toi? Et que pourrais-tu faire, chère femme? —Je ne sais pas.... mais, tu le disais tout à l'heure.... ne dois-tu pas attendre beaucoup de hasard.... et le Destin n'est-il pas pour nous? —Ainsi, elle avait maintenant, ligée contre elle, les deux êtres qu'elle chérissait le plus au monde.... —Son mari et sa fille! Elle n'est même pas le temps de se remettre de ce premier coup lorsqu'une nouvelle catastrophe arriva. Le soir, Lilliane ne parut pas au dîner. Jacqueline et Gervoise s'inquiétèrent, interrogèrent la femme de chambre. Celle-ci répondit que Lilliane était remontée chez elle en se plaignant d'un violent malaise. Elle voulait se mettre au lit et se reposer. Et, en effet, elle n'était déshabillée. Jacqueline alla frapper à la porte de la chambre à coucher et personne ne répondit.

Elle s'imagina que l'enfant dormait et craignit de la réveiller. Elle se frappa point une seconde fois. —Après le dîner, elle fit une autre tentative. Sans plus de succès. Même attention. Elle écarta, penchée contre la porte. Même elle s'imaginait entendre la respiration calme et régulière de la jeune fille. Tranquillisée, elle se retira. Le lendemain, la matinée se passa. Lilliane ne se montrait pas. La femme de chambre, questionnée, assura que Lilliane, depuis la veille, n'avait pas donné signe de vie! Et les heures s'écoulaient. Alors, n'y tenant plus, Jacqueline entra chez sa fille. Dans la chambre à coucher, le plus grand ordre. Rien n'était dérangé. Chaque meuble, chaque bibelot, était à sa place. On eût dit que l'enfant était là.... Mais le lit était vide.... Lilliane ne s'était pas couchée! Et, bien en évidence, sur petit bureau, une lettre sous enveloppe fermée—l'enveloppe portant cette double inscription: —A mon père chéri, —A ma mère bien-aimée.... Cette lettre Jacqueline la vit tout de suite. Elle se précipita, la saisit avidement, l'ouvrit d'une main tremblante, au moment où Gervoise lui-même, qui venait d'é-